



## Et si Morphée ne mentait pas!

---

Marc Milland

Mais Dieu n'existe pas encore pour Julien, il n'a pas assez souffert, il présume trop de ses forces. La joie ne serait-elle qu'un aveuglement?

Car d'aucuns nous disent que les aveugles sont bienheureux. Que tout ce qu'ils ne voient pas, ils le perçoivent par d'autres sens. Et les sens de Julien s'affinent. Proust lui apprend à regarder les arbres, à voir comment la lumière joue de leurs feuilles, lui apprend à voir les objets, à discerner comment le hasard les dispose en une infinité de tableaux, le confirme dans son acuité innée à décrypter les rapports humains. Aussi tout ce qui l'entoure se met à danser, se gonfle d'un art qui vient ébranler à tous moments sa sensibilité. Si Proust n'a pas inventé le cinéma, il a inventé le spectateur, faisant dérouler devant ses yeux d'enfant émerveillé le film de la vie, le plongeant dans un kaléidoscope d'impressions, l'immergeant dans une furie de sensations multiformes, bariolées, protéennes, contemplant avec le même détachement la vie passée et la présente, la sienne et celle des autres. Pauvre petit Marcel qui croit pouvoir rester confortablement dans son fauteuil. Comme si le monde tournait autour de son immobilité. Le temps qu'il a retrouvé n'est pas celui de l'enfance heureuse, mais le temps présent qui frappe à sa porte depuis toujours, car la vie n'est pas un film, le confort qu'il se croyait créer n'est qu'une fiction, et la chaleur dont il se berçait n'était que la prémisse de l'incendie qui gagne

son âme, dévorant sa petite salle de projection privée. Mais il n'en veut rien savoir, l'enfant capricieux s'entête à demander à l'écran le bonheur jadis procuré, il veut nier l'incendie qui fait rage, il ne se rend pas compte que la séance est finie, qu'il est seul face à un écran éteint depuis longtemps, il ne sait pas que les images qu'il croit voir ne sont que le mirage de son esprit de cinéphile surchauffé. Alors comment voulez-vous qu'il croie aux flammes qui l'entourent, à la fumée qui l'asphyxie, qui fait pleurer ses yeux, et à la sirène qui lui perce les tympan. Il s'immole à sa passion, à sa folie, il est ce capitaine qui refuse de quitter son bateau qui sombre, et qui s'enfonce avec lui dans un océan de littérature. Qui sait, peut-être existe-t-il un paradis pour ces héros de l'esthétisme? Peut-être notre Marcel bien-aimé a-t-il senti des ouïes lui fendre les joues, ses poumons devenir branchies, et son corps se couvrir d'écailles. Ainsi ce guerrier de l'apnée n'aurait plus maintenant besoin de remonter à la surface pour respirer la réalité, mais trouverait son oxygène dans des abysses de poésie. Peut-être. Car Proust est mort. La trinité l'accueille dans la tombe et marque de son emblème les pages qu'il n'écrira pas, suspendant son œuvre de ses trois petits points qui forment la passerelle de silence vers ce monde qu'il ne nous est pas donné de connaître.

Sur ce tombeau viennent germer de nouvelles plantes qui se nourrissent de cette vie passée, y plongent leur racines, y puisent la force de s'élever vers la lumière. C'est par ce renouvellement que toute forme de vie se propage. La vie de l'homme, de son esprit, ne fait pas exception. Et la magie de l'écrit permet de creuser plus loin, plus profond. C'est cette diversité des mets qui excite l'appétit de Julien. Son alimentation se diversifie, son estomac se développe, il commence à lire trois ou quatre livres en même temps, ses mâchoires prennent conscience de leur puissance, comme celles de l'adolescent qui prend plaisir à sa croissance, et ne quitte la table qu'une fois les

plats terminés. Aussi sa digestion est longue, qui le plonge dans un sommeil lourd et prolongé. Parfois même, en milieu de journée, il se sent par trop fébrile et repu, le sang bat à ses tempes, son front est froid mais il transpire. Alors il s'enroule tout habillé dans sa couette de plumes, et il reste hagard, le corps tremblant. Il est ce jeune fauve affamé, étourdi par l'abondance soudaine qui l'entoure, qui, marqué par sa pauvreté passée, ne sait pas encore que l'indigestion le guette.

Et son lit devient l'ancre chaude et moelleuse, le refuge aux bras blancs et tendres qui vient bercer sa fatigue. Parce que l'homme ne peut plus s'abandonner dans le giron de sa mère, il lui faut en trouver un succédané. Or voilà, la drogue est illicite, le sexe est tabou, la camaraderie mensongère, et l'amour s'essouffle. Quel moyen reste-t-il alors de s'oublier? Mais le travail bien sûr! Voilà ce que Dieu nous a prescrit au sortir du jardin d'Eden. Et c'était sagesse et bonté de sa part. Car il savait que l'homme n'aurait pas la force de mâcher le fruit de la connaissance, de le digérer, que maintenant qu'il avait pouvoir de se connaître, il fallait lui montrer le chemin par où se fuir. Lui fixer une tâche suffisamment harassante, répétitive et quotidienne pour lui emplir la tête, pour l'obstruer de choses vaines et futiles, pour l'éloigner de cet arbre dont il avait goûté le fruit. Car il a peur du pouvoir qu'il a nouvellement acquis, déjà il accuse la femme de l'avoir incité. Pauvre petit animal qui se retrouve avec la foudre et le tonnerre dans chacune de ses mains. Pauvre petit enfant à qui l'on a donné le jouet qu'il se targuait de posséder. Lui qui jouait avec ses petits camions en rêvant d'en conduire un véritable. Le voilà maintenant au volant d'un mastodonte à l'américaine, d'un poids lourd en furie, crachant sa fumée, lâché à toute vitesse sur une route qu'il ne voit pas, dont il ne connaît pas le plan. On ne lui a pas appris le mode d'emploi, ses petites jambes sont trop courtes pour atteindre les pédales. Tout, autour de lui, est bruits et tremblements, il est secoué, happé par ce

monstre de ferraille sorti de son esprit. Son rêve d'enfant est devenu un cauchemar qui sent l'huile chaude. Alors il attend de se réveiller pour briser l'enchantement de cette mécanique folle. Il l'a créée mais il n'en est pas le maître, il ne se réveillera pas car il est déjà éveillé. Une partie de lui le sait, c'est celle-là qu'il veut bâillonner. Il a peur. Il se jette un bandeau sur les yeux, se bouche les oreilles, se recroqueville sur son siège, et s'imagine être ballotté par le ventre de sa mère. Mais la machine infernale avance, dévore ce bitume dont il a recouvert la nature. Elle s'emballe parce que son conducteur est trop faible, lâche, parce qu'il refuse d'ouvrir les yeux. Combien de gens n'a-t-il déjà pas renversé sur sa route, combien de sang versé par sa faute. Mais il ne peut pas prendre le temps de s'arrêter sur la douleur des autres, ses oreilles sourdes n'entendent pas les pleurs qu'il répand autour de lui.

S'ils sont deux dans le cockpit, c'est que l'enfant a pris femme; trois, quatre ou plus, c'est qu'il traîne avec lui sa postérité. Car l'homme ne craint pas de faire une alcôve de son habitacle calfeutré, et de livrer ses gènes débiles à la magie de la procréation. Que sera l'enfant de demain? Sera-t-il le fils de l'homme ou de ce monstre de ferraille? Quelle sera en lui la part de l'humain et celle de ce second père? Sera-t-il l'ennemi ultime de la nature, celui qui la broiera de ses mâchoires d'acier; ou faut-il croire que de cette paternité de mécanique naîtra la sagesse, que c'est la machine elle-même qui formera son propre conducteur, que ce bambin en pleurs — à force de naître dans ce ventre serti de boulons, dans ce giron d'industrialisation — apprendra peu à peu à se servir des commandes, trouvera la force de regarder à travers le pare-brise du haut de sa nouvelle taille, comprendra l'inéluctable fin de sa course en voyant dans son rétroviseur le paysage dévasté qu'il laisse derrière lui, et cette route rouge, marbrée de flaques de sang, du sang des innocents, du sang des faibles, de ceux qui n'allaient pas assez vite, de ceux qui n'avaient pas encore inventé ce Titan de fer ou

des humbles piétons qui refusaient d'y confier leur vie. Mais s'il voit, s'il comprend, s'il veut, aura-t-il la force, le poids, la carrure nécessaire pour freiner la course de ce géant de plusieurs tonnes? Verra-t-on jamais jaillir de ses platines de freins la gerbe d'étincelles propitiatoire, ce feu sans artifice qui annoncerait la fin du règne de la machine, un temps où l'homme aurait su passer le mors aux chevaux fous de son esprit, à ses idées de progrès. Existera-t-il pour nous ou nos enfants un happy end hollywoodien où l'on verrait le héros tant attendu stopper le poids lourd déchaîné à l'orée d'un précipice, ou peut-être sauter au dernier moment avec sa famille; mais de toute façon éviter l'explosion finale, quitter l'air confiné qu'il respirait, et retrouver son corps blessé, épuisé, sur l'herbe verdoyante, inhaler cette odeur de terre et se laisser tourner avec. Redécouvrir la fraîcheur de la nuit, car la vitesse démesurée qu'il avait obtenue le condamnait au supplice de l'homme moderne, à dévorer le bitume dans un cercle sans fin, poursuivi par un éternel soleil de midi coulant sur lui comme une lance de plomb. Alors peut-être comprendra-t-il qu'il s'est damné lui-même, que le soleil ne lui donnait pas la chasse, et qu'il ne devait son malheur qu'au démon de la vitesse qui l'habitait, qu'à sa volonté de nier la rotation terrestre et d'en fuir la nuit.

C'est ce genre de pensées qui hante Julien dans son presque sommeil. Au sortir de sa torpeur, il ne sait plus comment comprendre ces images qui affluent dans son crâne. Il les subit autant qu'il les crée. Elles ne sont que la conséquence des énergies qu'il amasse dans la journée, qui se contractent et éclatent, tonnent et se déversent. Serait-il l'enfant et le monde le camion, ou bien son corps la mécanique et son esprit le conducteur inepte, ou peut-être l'inverse? Peut-être s'agit-il des autres, ceux de la vie active prisonniers de leur monde consumériste? Mais quand bien même l'enfant serait Hitler, enfermé

dans son cerveau fou, dans son Allemagne qu'il a construite et qui l'a construit; comment pourrait-il empêcher les larmes de monter à ses yeux, l'émotion de lui saisir la gorge? Qui ne pleurerait pas sur la détresse du tyran pris au piège de ses désirs, de ce gamin moustachu et hurleur auquel on a donné un trop gros camion? Car les rêves informes qui l'agitaient se sont contre toute attente réalisés, car des projections de son esprit malade s'est mis à émaner un charme démoniaque et presque involontaire qui a su envoûter les masses, aveugler les perspicaces, tuer leur sagacité et bâillonner les réticents. Parce qu'il n'est que trop évident qu'ils ne sont pas moins implacables envers eux-mêmes qu'envers les autres, et que l'enfer qu'ils imposent n'est qu'une prolongation de celui qui les consume. Ils sont ennemis d'eux-mêmes au point qu'ils oublient de se combattre. C'est ce que Julien veut éviter, mais ne fait-il pas qu'en accélérer la course, ne s'impose-t-il pas une tyrannie comme on se donne la discipline, ne deviendrait-il pas ce dont il se voulait le contempteur? Car le despote n'est pas moins épris d'idéal que le moine flagellateur, et c'est pour lui qu'ils font couler tant de sang.

Mais dans ses premiers temps la tyrannie est enjouée, car confiante, elle se fixe des buts démesurés et s'oblige à y croire en refusant de voir ce qui la pourrait contrarier, c'est avec liesse qu'elle construit les armes qui se retourneront contre elle. Et elle ne jouit d'une certitude plénière que parce qu'elle arrive à se convaincre de ses mensonges, ne regardant que ce qu'elle veut voir, et crevant les yeux qui s'y refusent, comme Œdipe fit des siens, croyant ainsi pouvoir oublier son crime. N'est-ce pas ce que fait le drogué lorsqu'il cède à la morphine, l'alcoolique à son verre du matin, l'acheteur compulsif à un nouveau crédit, monsieur tout-le-monde à une maîtresse ou putain, le solitaire en dérive à sa lobotomie télévisée? Car tous nous sommes nés libres et ne le pouvons supporter, à tous nous a été donné le pouvoir

d'une connaissance que nous voulons aliéner, alors nous courrons à nos drogues comme autant de spectres de ce que nous aurions pu être, hantés par une volonté d'oubli de cette liberté que nous avons fuie, assoiffés d'une amnésie de plus en plus profonde à mesure que notre âme se gangrène, que son rachitisme en devient inquiétant.

Julien est toujours sous sa couette, le tourbillon des images s'apaise en même temps que s'assourdit le fracas des mots. Il revient à la vie comme un animal qui sort du trou qu'il s'est creusé pour hiberner. Il quitte cette chaleur artificielle parce que son corps a retrouvé la force de se réchauffer de lui-même, il pose à nouveau ses yeux sur les objets qui l'entourent, ceux qui l'accompagnent dans son quotidien, et son regard est neuf, il redécouvre la naïveté du premier-né, il renaît à elle avec la même surprise qu'aurait un adulte qui n'arriverait pas à trouver banal de replonger chaque soir dans le même rêve, dans le même décor irréel, avec la même extravagance absurde dans la façon d'être, de penser, de communiquer, alors qu'il pourrait y avoir tant de façons différentes de rêver. Ainsi Julien s'étonne que la réalité s'entête à être toujours la même, que ces objets s'acharnent à clamer leur existence statique, et que son esprit se retrouve à chaque fois dans le même corps. Cette «vérité» est donc bien amusante et têtue, qui s'obstine encore une fois à lui faire accroire qu'elle est autre chose qu'un songe creux, et qui répète avec simplicité son gros mensonge comme un petit enfant barbouillé de confiture qui nie en avoir mangé et qui, si vous le confrontez aux preuves qui l'accablent, vous confessa en toute franchise qu'il avait lui aussi trouvé suspectes ces taches qui maculent son visage et son habit, et que la seule possibilité est — et là il prend un air de confiance extrême et de mystère — que cette méchante confiture a dû trouver le moyen de sortir de son bocal, puis de se jeter sur lui — dont l'innocence ne saurait heureusement



être remise en cause — afin de se disculper, parce qu'elle devait pas avoir si bonne conscience que ça ... la confiture.

Donc, Julien s'éveille et retrouve le doux rêve de son esprit joueur, après que sa somnolence l'ait bercé d'un réalisme cru et imagé. Parce qu'avec lui s'éveillent les mots qui se marient en phrases et tissent autour de lui le tendre mensonge que réclame sa trop humaine lâcheté.